



Runtz-Christan, E. (2010). Classe bilingue, classe d'élite ? *Formation et pratiques d'enseignement en questions*, 11, 161-173. <https://doi.org/10.26034/vd.fpeq.2010.085>

This article is published under a *Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 4.0 International (CC BY)*:
<https://creativecommons.org/licenses/by/4.0>



© Edmée Runtz-Christan, 2010



Classe bilingue, classe d'élite ?

Edmée RUNTZ-CHRISTAN¹ (Centre d'enseignement et de recherche francophone pour l'enseignement au secondaire 1 et 2 (CERF), Université de Fribourg, Suisse)

L'article présente les résultats d'une enquête auprès des collégiens étudiant dans deux langues et auprès de leurs professeurs, afin de comprendre qui sont ces élèves qui choisissent le bilinguisme et ce qu'ils attendent de cette formation. Il en ressort un portrait croisé de professeurs et d'élèves dont la caractéristique commune la plus évidente est sans doute le sentiment d'être des happy few.

Mots clés : évaluation, établissement, système éducatif, politique éducative, inégalités scolaires

Introduction

Alors que l'apprentissage des langues étrangères est un enjeu majeur dans le devenir des jeunes et l'une des priorités éducatives de nombreux gouvernements (Baker 2006), nous avons eu envie de savoir pourquoi certains élèves et certains enseignants faisaient le pari du bilinguisme.

Même si certains le perçoivent encore comme un phénomène assez rare et en opposition avec le monolingisme (Helot et coll. 2008), le bilinguisme – ou tout au moins une sorte de contact des langues – se produit fréquemment et sous de nombreuses formes en Suisse et plus particulièrement à Fribourg, canton dans lequel est menée l'enquête qui soutient notre propos (Brohy 2008). Certains y sont sensibles, d'autres l'ignorent. Les élèves qui font le choix d'étudier dans deux langues sont-ils plus sensibles que les autres aux phénomènes de juxtaposition de langues ?

Contexte et méthode

Dans le cadre de laboratoires de didactique proposés dans le cursus de formation initiale des futurs enseignants du secondaire II, à l'université de Fribourg, nous nous sommes appliqués à décrire « le collégien bilingue » et à connaître ses enseignants. Qui sont-ils ? Pourquoi ont-ils choisi la voie (la voix ?) du bilinguisme ? Pour trouver une réponse à nos interrogations, nous avons rencontré 60 élèves (50 filles et 10 garçons) issus des Collèges de Ste-Croix, de St-Michel et du Gymnase Intercantonal de la Broye (GYB) et 15 enseignants travaillant dans ces mêmes

1. Contact : edmee.runtz-christan@unifr.ch



établissements. En ce qui concerne les élèves, notre public cible était composé de 32 élèves francophones (26 filles et 6 garçons), de 24 élèves germanophones (20 filles et 4 garçons) et de 4 filles dont la langue maternelle était autre. Pour les professeurs, le hasard a voulu que la majorité des enseignants interviewés soit des hommes, dont la moitié s'exprime aussi bien en allemand qu'en français.

Si tous les élèves ont choisi cette filière, beaucoup de professeurs n'ont pas émis le vœu d'enseigner dans les classes bilingues, mais tous s'accordent à dire qu'ils éprouvent un réel plaisir à le faire.

C'est à partir d'un questionnaire fermé, complété de quelques questions ouvertes et d'une biographie langagière que nous avons tenté de faire le portrait du collégien bilingue et celui de l'enseignant exerçant dans ce type de classes, portraits que nous vous proposons de découvrir.

Résultats

De quel milieu social provient l'élève bilingue ?

Au départ, nous pensions que l'élève bilingue appartenait à une famille qui avait fortement influencé son choix d'études. Nous supposions que lorsque les parents s'exprimaient dans des langues différentes, ils incitaient immanquablement leurs enfants à se former dans plusieurs langues, inscrivant ainsi le bilinguisme dans une sorte « d'immobilité sociale ». Nous imaginions également que les élèves alémaniques – qui dans nos représentations connaissent tous un peu le français – constituaient la majorité des élèves fréquentant les classes bilingues.

Si ces hypothèses se sont avérées exactes pour quelques élèves : *Mes parents travaillent les deux et utilisent le français, l'allemand et l'anglais car ils sont trilingues. Cela m'a beaucoup aidé à l'école*², elles ne permettent pas d'expliquer la majorité des choix de formations bilingues, certains élèves bénéficiant simplement de compétences particulières en langues étrangères, de conditions propices à leur apprentissage ou d'une conscience de l'utilité de parler plusieurs langues. Il est frappant de voir combien ces élèves perçoivent leur facilité langagière et considèrent qu'ils méritent donc de pouvoir étudier dans plusieurs langues. D'un point de vue national, ils sont encouragés à persévéérer dans leur choix, tant la langue partenaire est valorisée pour accéder à des postes importants. Mais, à les entendre, le bilinguisme va naturellement les conduire à s'approprier facilement l'anglais et pouvoir ainsi prétendre à une carrière internationale.

Ce n'est donc pas tant la classe sociale à laquelle appartiennent les élèves qui influence leur choix, mais bien la conscience qu'ils ont – et sans doute qu'on s'est appliquée à leur donner – des avantages du bilinguisme dans un

2. Tous les textes en italique sont extraits des biographies langagières.



parcours professionnel et des compétences personnelles dont ils disposeront. Cette sorte de « don pour les langues » les a sélectionnés pour appartenir à un groupe d'élèves différents, qu'ils finissent par qualifier « d'élite » quand nous leur demandons de clarifier cette « différence ». L'usage de cette terminologie hiérarchique les dérange, mais ils croient en leur « don », comme s'ils étaient les bénéficiaires d'un bien, d'une faveur qu'ils n'ont pas demandés mais qu'ils doivent utiliser. Comme nous le verrons par la suite, cette croyance est renforcée par les enseignants qui ne manquent pas de leur rappeler qu'ils sont dans des classes de bons élèves et qu'ils doivent se comporter comme tels.

De quel côté de la barrière de rösti est-il né ?

A priori, nous subodorions que les alémaniques étaient plus nombreux que les francophones à fréquenter les classes bilingues, persuadés que ceux-là parlaient facilement le français dans un canton où cette langue domine.

Sans être totalement infondée, notre impression première ne s'avère pas exacte. En effet, la proportion d'élèves scolarisés en classes bilingues correspond parfaitement à la répartition des jeunes dans les classes francophones et germanophones du canton (à savoir 1/3 d'alémaniques pour 2/3 de francophones).

Cependant, il faut relever que dans les classes bilingues que nous avons approchées, 50% des élèves parlent le français à la maison, 40% l'allemand et 10% une autre langue. Ce pourcentage quelque peu décalé du rapport 1/3 - 2/3 s'est révélé très intéressant pour notre analyse. Il a permis de mettre en évidence le fait que la proportion d'élèves alémaniques étudiant en français dès l'école primaire est plus forte que celle d'élèves francophones scolarisés en allemand durant la même période. Cette différence s'explique sans doute par le fait que la majorité des communes du canton offrent une scolarité francophone aux enfants et que certains parents alémaniques habitant une commune francophone préfèrent envoyer leurs enfants à l'école du village plutôt que de les emmener en ville pour bénéficier d'une scolarité en allemand.

Ces petits enfants germanophones ne sont pas a priori plus doués que les francophones pour démarrer leurs apprentissages dans une langue étrangère, ils sont juste encouragés par l'environnement et, totalement immergés, font des efforts considérables pour arriver à suivre. Pas plus que leurs parents, ils ne visent l'excellence, même si certains d'entre eux y parviennent. Parfois ils font deux années d'école enfantine pour se sentir plus à l'aise dans l'école, pour améliorer leur connaissance du français. Quand ils entrent au primaire, ils sont plus grands, plus mûrs et se fatiguent moins vite.

En outre, ils sont influencés par la vision que leurs parents ont de l'école. En effet, dans la mentalité alémanique, l'école est d'abord le lieu de la socialisation, puis celui des apprentissages de base. Même si l'école



francophone et les parents d'élèves tiennent le même discours, la réalité est autre. Les Romands, comme les Français, sont plus en recherche de performances pour leurs enfants. Antoine Prost (2008), lors du colloque : Une école juste ? L'égalité des chances en débat, décrit la situation de l'école française en référence aux résultats de l'enquête PISA, en ces termes : « une pratique coréenne avec un discours finlandais ». Bien sûr, l'école romande n'est pas l'école française qui sélectionne par l'échec, mais elle a parfois tendance à lui ressembler en stimulant les élèves par la compétition, pour faire advenir une élite, et cela plus particulièrement durant le secondaire I. En outre la situation d'enfants alémaniques dans une classe francophone n'est pas rare alors que pour les enfants francophones, mis à part quelques élèves résidant en ville de Fribourg et pour lesquels les parents font le choix d'une scolarisation dans la langue partenaire, ce cas de figure n'existe pas. Cela d'autant moins que malgré une volonté cantonale de favoriser le bilinguisme, les communes demeurent réfractaires à ce mode de scolarisation.

De quel sexe est-il ?

Dans cette ébauche de portrait, nous n'avions pas pressenti la forte proportion de filles inscrites dans cette filière de formation (figure no 1).

Quatre filles pour un garçon étudient dans deux langues, ce qui réduit définitivement le poids du critère familial comme un argument décisif dans le choix. Et soulignons que ce sont principalement les filles scolarisées en français qui choisissent la filière bilingue !

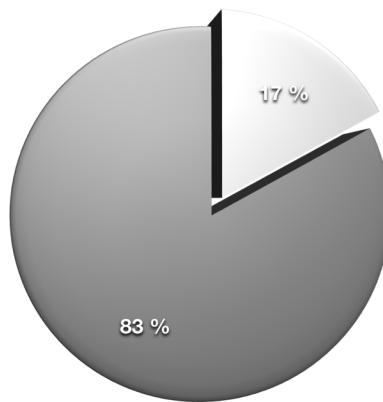


Figure no 1 : répartition des filles (gris foncé) et des garçons (gris clair)

Est-ce à dire que les filles francophones sont plus sensibles à la langue partenaire que les garçons ? Ou qu'elles craignent moins la difficulté et la gêne qu'il y a à s'exprimer dans une autre langue ? Sont-elles plus curieuses que leurs camarades masculins ? Ont-elles plus rapidement conscience qu'une deuxième langue pourra leur servir ? Sont-elles plus ambitieuses ? Ont-elles une meilleure confiance en elles ? Plus studieuses



que les garçons, plus opiniâtres, les filles sont souvent moins soucieuses de l'effort qu'il y a à fournir pour suivre une scolarité différente : *Même quand j'étais au CO, j'ai toujours été l'une des meilleures en allemand (...).*

Pourquoi choisir le bilinguisme ?

Par cette question, nous voulions savoir si les collégiens qui s'étaient inscrits dans cette filière avaient un objectif utilitariste, franchement lié à leur avenir, ou si les raisons évoquées étaient davantage liées à des motivations telles que le sentiment d'appartenir à une élite ou la recherche d'une admiration de la part des pairs.

Nous pouvons constater que plus de la moitié des élèves interrogés étudient dans une classe bilingue pour améliorer leurs connaissances linguistiques : *A la fin du CO, j'ai choisi de suivre l'option bilingue du gymnase parce j'ai toujours voulu connaître d'autres langues.* La majorité de ces élèves ont fait un stage linguistique et souhaitent maintenir et enrichir les connaissances acquises. C'est pourquoi ils préfèrent apprendre dans une langue étrangère plutôt que d'apprendre la langue étrangère.

Même si la raison linguistique semble prioritaire dans les choix des élèves, elle n'est pas unique. Un quart des élèves de notre échantillon ont choisi le bilinguisme par souci de l'Autre, pour favoriser la tolérance et l'ouverture d'esprit. Quant au petit quart restant, ils désirent plus particulièrement découvrir la culture des camarades de la langue partenaire: *Quel genre de musique écoutent-ils ? Comment font-ils la fête ?* Si l'on considère que la curiosité pour l'Autre, pour l'Etranger est une manière de se cultiver, alors les jeunes choisissent le bilinguisme autant par altruisme que par égocentrisme.

Mais là encore il importe de distinguer les filles et les garçons (figure no 2). Les raisons évoquées par les filles pour motiver leur choix diffèrent quelque peu de celles des garçons. Environ 30% des filles disent étudier dans deux langues pour se donner toutes les chances d'exercer un jour le métier dont elles rêvent : *J'ai choisi l'option bilingue car je veux faire des études vétérinaires qui demandent l'allemand.* Les autres filles le font par défi ou par intérêt pour la langue partenaire : *Ayant senti que j'avais une certaine facilité en langues et voulant me lancer de nouveaux défis, j'ai choisi de tenter l'option bilingue au gymnase, en sachant que cela me forcerait aussi à progresser en langues.*

Les garçons, quant à eux, semblent plus curieux de découvrir une autre langue, d'autres coutumes : *Je trouve ça super d'avoir enfin des contacts avec des « bourbines » ! J'avais des préjugés sur les Suisses allemands et maintenant que j'ai appris à les connaître, je me suis rendu compte qu'ils sont comme tout le monde et que ce sont des gens super.*

A ce stade de la recherche, il serait prématuré de dire que les filles ont une plus forte conscience de leur avenir que les garçons: *Bilingue hat mir viele Türen geöffnet ! Par contre, il importe ici de souligner la curiosité,*



l'intérêt des élèves pour l'autre langue et l'autre culture, et de s'en réjouir : Nous nous sommes fait de nouveaux amis et sommes, d'après moi, plus ouverts au monde extérieur. Cet esprit d'ouverture, cet intérêt linguistique est d'abord l'apanage des alémaniques, car il faut bien dire que les francophones semblent davantage voir dans le bilinguisme un nouvel ascenseur social qui leur permettra de faire de leurs rêves une réalité. A leur décharge, il faut relever qu'en dehors de la classe, les alémaniques parlent le suisse allemand entre eux et le français avec les copains francophones. Seul un quart des élèves alémaniques font l'effort de parler l'allemand dans la cour de récréation, langue qui semble principalement réservée à l'enseignement. Dans ces conditions, on comprend mieux que l'enrichissement soit perçu comme plus scolaire par les élèves francophones !

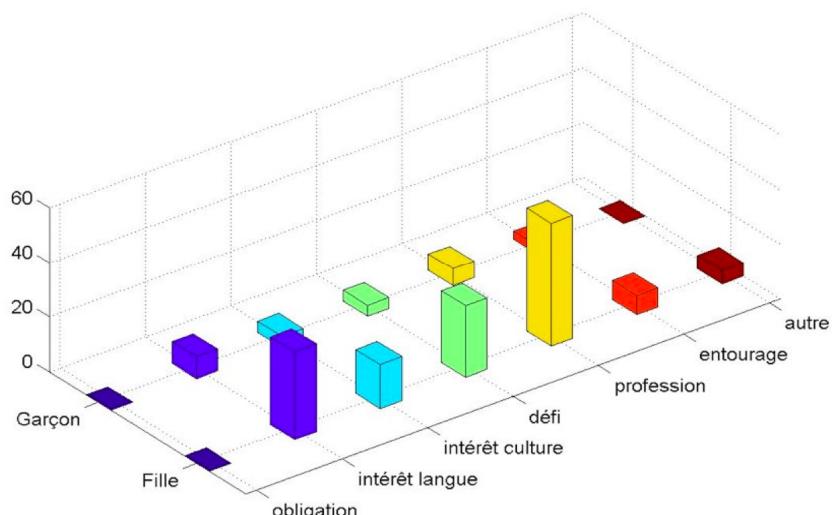


Figure no 2 : origines du choix de l'apprentissage de l'allemand selon le sexe

D'une manière plus générale, un petit pourcentage d'élèves souligne la fierté qu'ils ont à être scolarisés dans deux langues nationales. Ils se sentent appartenir à un groupe privilégié, ancré dans les fondements mêmes du pays : *On a une grande chance de vivre dans un pays trilingue, mais on ne donne pas la possibilité aux jeunes de partir apprendre d'autres langues! C'est vraiment dommage!* Hormis le sentiment patriotique, certains élèves avouent qu'ils méritent d'appartenir à ces classes de très bons élèves. Ils ont consacré une année de leur vie ou tout au moins des vacances à apprendre la langue partenaire et ont obtenu de bons résultats dans les principales branches d'enseignement.

Pour conclure, soulignons que même si les choix peuvent paraître utilitaires au départ, ils se modifient au cours des études pour se centrer sur le plaisir de la rencontre et de l'échange, sur l'ouverture d'esprit et la tolérance. Même les élèves qui choisissent le bilinguisme en vue de leur



futur métier reconisent leurs motivations pour évoquer des raisons liées à la langue d'études futures, plutôt qu'à la profession : *J'espère faire mes études directement en allemand et la maturité bilingue est le tremplin nécessaire à cet apprentissage.*

Comment l'élève bilingue évalue-t-il son choix d'études ?

Alors ? Content ?

On sait maintenant que les principales raisons qui poussent les élèves à choisir la filière bilingue reposent sur un intérêt pour les langues, un souci d'avenir professionnel et une curiosité culturelle. Mais ces attentes sont-elles satisfaites ? L'école en général et les professeurs en particulier leur offrent-ils ce qu'ils espèrent ?

Si l'analyse des données met en évidence une satisfaction quant aux acquis langagiers, force nous est de constater que l'école favorise les connaissances linguistiques sans mettre l'accent ni sur la culture de la langue partenaire, ni sur l'ouverture d'esprit qu'impliquent les classes bilingues. Les élèves ont l'impression que leurs professeurs insistent surtout sur la nécessité d'acquérir un vocabulaire – qu'au demeurant ils reconnaissent indispensable à la compréhension de la branche d'enseignement – mais cela ne satisfait pas vraiment leur ambition linguistique et culturelle. C'est peut-être pour cette raison que les élèves avouent préférer avoir des professeurs bilingues, estimant que ces derniers comprennent mieux leurs difficultés, leur permettent d'acquérir de meilleures connaissances et les sensibilisent davantage à la culture de l'Autre.

Néanmoins, relevons que même si l'école ne propose qu'en de rares occasions une approche culturelle de l'autre langue, l'enthousiasme des élèves qui fréquentent les classes bilingues ainsi que leur ouverture d'esprit demeurent intacts. Ils combinent les lacunes par des séjours linguistiques ou par des contacts extrascolaires.

Les élèves des classes bilingues ajoutent que leur choix s'est avéré judicieux pour l'apprentissage d'autres langues étrangères : *J'ai appris l'anglais avec plus de facilité.* Ces élèves, qui désirent s'adapter à un monde où le plurilinguisme devient une nécessité, soulignent l'aisance qu'il y a à apprendre une langue supplémentaire quand on en connaît déjà plusieurs. Il est intéressant de rappeler ici que ces préoccupations proviennent principalement de filles de langue française. Peut-on en déduire qu'elles sont plus prévoyantes que les garçons ou qu'elles ont plus de raisons de l'être ? Espèrent-elles que le bilinguisme sera le nouvel outil qui diminuera la discrimination homme-femme toujours présente sur le marché du travail ?

Les jeunes mettent également en évidence la facilité que peut offrir le bilinguisme pour l'apprentissage d'autres matières scolaires: *Maintenant, je me rends compte que j'ai fait de très gros progrès grâce au collège bilingue.* Tout se passe comme si le fait de ne pas comprendre parfaitement la



langue d'enseignement incitait les élèves à poser toutes les questions sur la matière, sans prendre le risque du ridicule ou celui d'agacer leurs camarades. Ce faisant, ils progressent davantage et plus sûrement que s'ils étaient scolarisés dans une langue unique.

Insatisfait ?

On ne sauraitachever cette réflexion sur le taux de satisfaction des élèves bilingues sans mettre en garde les directions d'établissements sur le fait que les deux groupes linguistiques doivent s'enrichir de manière équivalente. Pour cela, il importe de veiller, comme le souligne notre population, à ce qu'il y ait le même nombre d'élèves germanophones et francophones dans la classe, afin éviter que la suprématie d'un groupe finisse par imposer sa langue de communication à l'autre.

En début d'année, on note une tendance à des regroupements d'élèves par affinités linguistiques. Puis, petit à petit, les groupes se mélangent. Mais si une langue est trop fortement représentée dans la classe, elle devient la langue de communication privilégiée. Notre population signale que le français prédomine souvent parce que les élèves francophones sont deux à trois fois plus nombreux que les alémaniques, parce que le français est la langue de la rue et peut-être également parce que les francophones sont confrontés au switzerland en dehors des salles de cours. L'apprentissage de l'allemand s'en trouve alors ralenti.

Pour remédier à cela ne faudrait-il pas commencer l'enseignement bilingue plus tôt, lorsque les enfants sont encore jeunes, afin de bénéficier de tous les échanges possibles entre les écoles primaires et secondaires d'une région bilingue. Même si ce souci d'équilibre entre les élèves francophones et alémaniques préoccupe notre population, les 4/5 de notre échantillon d'élèves affirment que finalement les deux groupes d'élèves s'enrichissent de manière non semblable, mais équitable.

Qui sont les enseignants des classes bilingues ?

Des hommes ? Des femmes ?

Le hasard a voulu que parmi les diverses sollicitations que nous avons adressées aux enseignants des classes bilingues des collèges St Michel, Ste Croix et du GYB, 12 hommes et 3 femmes aient accepté de répondre à nos questions. Nous n'en conclurons pas pour autant que ce sont principalement les hommes qui se voient attribuer ce type de classes, mais nous pouvons supposer que si les rectrices et recteurs considèrent eux aussi les élèves des classes bilingues comme une « sorte d'élite », alors l'attribution correspondrait alors à une « sorte de reconnaissance ». Les hommes ayant souvent plus d'années d'enseignement que les femmes, seraient-ils alors remerciés pour leur fidélité à l'établissement scolaire ?

La recherche menée révèle surtout que la plupart des enseignants recevant une classe bilingue n'ont jamais manifesté le voeu d'enseigner aux



élèves ayant choisi cette voie d'études. Cependant, tous les professeurs interrogés disent éprouver une certaine satisfaction à avoir été choisis par leur hiérarchie et pensent que c'est parce qu'ils sont eux-mêmes bilingues ou parce qu'ils manifestent un grand intérêt pour le bilinguisme.

Pourtant, ils ne sont pas tous bilingues. Lorsqu'on les interroge sur leur langue maternelle, seuls trois professeurs disent parler aussi volontiers en allemand qu'en français, et un déclare être aussi à l'aise en anglais qu'en français. A la maison, six enseignants parlent le français, cinq l'allemand ou le suisse allemand, un parle l'anglais et un autre le luxembourgeois. Lorsqu'ils enseignent, ils utilisent presque tous les mêmes langues qu'à la maison puisque cinq professeurs enseignent en allemand, cinq en français, trois en allemand et en français, un en anglais et un en anglais et français. Notons encore que trois enseignants sont d'anciens élèves bilingues mais qu'il n'est pas nécessaire d'être bilingue pour assurer un enseignement disciplinaire dans la langue partenaire.

Professeurs de Lettres ? Professeurs de Sciences ?

Dans notre échantillon, huit professeurs enseignent les maths, la physique ou la chimie, deux l'anglais, deux l'allemand, deux le français et un l'histoire. Même si plus d'un quart d'entre eux estiment que toutes les branches peuvent être enseignées dans les deux langues, la majorité des professeurs que nous avons interrogés pense qu'il existe des branches d'enseignement privilégiées pour le bilinguisme. A entendre tous ceux qui n'enseignent pas les mathématiques, on aurait là une branche qui se prête parfaitement à ce mode d'enseignement. C'est sans doute dans l'histoire de la didactique que l'on trouve l'explication la plus plausible de cette représentation de l'enseignement en classe bilingue. Il faut se rappeler en effet que les mathématiques bénéficient depuis les années 70 de recherches en didactiques. Il y a donc longtemps que l'on s'applique à trouver des stratégies pour que l'élève produise lui-même de la connaissance, connaissance nouvelle qui lui permettra ensuite d'user d'une stratégie plus efficace. On remarque aussi que le recours à des « stratégies innovantes et décloisonnées », comme l'évoquent également C. Brohy et L. Gajo (2008), est peut-être plus fréquent dans cette matière où l'on « réfléchit depuis longtemps à comment faire aimer les maths... même aux filles! » Et c'est peut-être là aussi que la diversité des sources d'apprentissage et des bagages culturels prend avantageusement tout son sens. En effet, il est plus aisé de reprendre pour la Xème fois une explication quand on peut attribuer la difficulté de compréhension à diverses résistances dans l'apprentissage et quand on peut user des logiques de travail et des connaissances des deux communautés linguistiques. Les approches interactionnistes sous forme de discussions autour d'un problème prennent alors tout leur sens et chacun sort enrichi de cette expérience : certains parce qu'ils ont un nouveau vocabulaire, d'autres parce qu'ils ont réussi à se faire comprendre et d'autres parce qu'ils ont appris.



Alors ? Heureux ?

Expérience faite, les professeurs relèvent les nombreuses qualités des élèves qui leur sont confiés, soulignant leur motivation, leur curiosité, leur esprit critique, leur autonomie et leur indépendance. À les entendre, les classes bilingues paraissent idéales ! Mais il suffit de l'évoquer pour que tout de suite les enseignants mettent en évidence qu'à côté de cela, les classes bilingues manquent de rigueur, bavardent davantage. (Est-ce parce qu'ils papotent dans deux langues ?) Les tensions entre les deux communautés linguistiques et le nombre élevé d'élèves par classe posent aussi quelques problèmes. Néanmoins la principale difficulté des professeurs réside dans l'évaluation du niveau de compréhension de chaque élève, la maîtrise de la langue partenaire variant d'un individu à l'autre.

Il n'est donc pas plus facile d'enseigner dans les classes bilingues que dans les classes monolingues, mais les didactiques mises en oeuvre sont plus simples, plus efficaces et plus différencierées. Devoir s'adapter à des niveaux différents de compréhension amène l'enseignant à varier et à enrichir ses stratégies. Il n'est pas rare que les enseignants aient recours à des méthodes d'enseignement qu'ils n'avaient jamais usitées auparavant, faisant un mixte entre les propositions des élèves francophones et celles des élèves alémaniques. Ils créent des documents spécifiques pour aider l'apprentissage des élèves en ajoutant par exemple des cartouches de traduction lexicale aux textes ou exercices. Pourtant des cours d'appui, des soutiens sont proposés aussi bien aux élèves bilingues qu'aux autres, mais ils sont rarement suivis par la population qui nous intéresse. Tout se passe comme si ces aides ponctuelles n'étaient destinées qu'aux élèves faibles. Comment alors nos collègues bilingues pourraient-ils se sentir concernés ?

Il importe de souligner ici que, conscients des attitudes de leurs élèves, les enseignants des classes bilingues ne les envoient guère demander une aide en dehors du cours qu'ils dispensent. Ils pensent qu'ils peuvent eux-mêmes pourvoir au besoin de leurs élèves. Leurs souhaits alors ressemblent à ceux de tous professeurs quand bien même un quart de notre population ne voie pas l'utilité qu'un quelconque changement. Les trois quarts restant rêvent de classes à effectif restreint et d'une heure de décharge supplémentaire pour préparer des supports de cours intégrant les deux langues. Sans cela, ils estiment être suffisamment bien formés et n'éprouvent pas le besoin d'une connaissance de la didactique du plurilinguisme pour enseigner dans les classes bilingues. Les rencontres entre collègues suffisent à satisfaire leur besoin d'échange. S'ils pouvaient disposer d'un matériel pédagogique et des fiches spécialement conçues pour l'enseignement bilingue, ils gagneraient du temps de préparation de cours et cela les soulagerait. Ces professeurs restant des spécialistes de leur branche, ils ne voient pas d'un bon oeil une formation allant dans le sens du bon usage des langues. Ils ne sont pas là pour faire apprendre une langue étrangère mais bien pour faire apprendre dans



une langue étrangère. D'ailleurs leur hiérarchie n'a pas d'attentes spécifiques envers ces professeurs. Seule une personne pense qu'il serait nécessaire de former les enseignants à travailler avec ce type de classe.

Le programme scolaire, les évaluations et les barèmes de correction sont similaires à ceux qui sont appliqués en classe monolingue. La seule différence relevée est le rythme de travail de ces classes. Lentes au début de l'année, elles deviennent de plus en plus rapides au fil des mois.

En outre, ajoutons que les potentialités intellectuelles de ces classes étant mises en évidence par les directions, il n'est pas rare que les professeurs le rappellent eux-mêmes aux élèves pour tirer ainsi profit de l'effet Pygmalion: puisque je crois que tu fais partie de l'élite, alors tu vas me le prouver ! Pourtant, lorsqu'on s'intéresse plus précisément à savoir si les résultats d'une classe bilingue sont meilleurs que ceux d'une classe monolingue sur un même objet d'apprentissage, les professeurs ne remarquent pas de différences notoires. Mais cela ne les empêche pas de répéter aux élèves bilingues qu'ils sont les meilleurs et qu'ils n'ont pas à se plaindre si l'on exige d'eux un peu plus que des autres.

Conclusion

A la fin de cette étude, nous constatons une grande cohérence dans les réponses des enseignants. Tous aiment enseigner dans les classes bilingues, compte tenu des nombreuses qualités des élèves. Tous apprécient l'esprit critique des élèves et les nécessaires remises en question que cela implique pour les enseignants. Dans ce contexte favorable, les professeurs n'éprouvent pas le besoin de stratégies didactiques spécifiques. Il semble même que l'axe relationnel de l'acte pédagogique soit plus développé dans ces classes là. Une sorte de connivence se crée autour du fait que professeur et élèves aiment les langues étrangères. Tous sont des « happy few » du plurilinguisme et tous sont fiers de cette chance qu'ils ont de s'exprimer dans plusieurs langues.

Faut-il pour autant renoncer à proposer une formation continue spécifique aux enseignants élus pour pratiquer leur métier dans les classes bilingues ? Ne faudrait-il pas les inciter à suivre un cours de didactique ou de pédagogie dans la langue partenaire ? L'objectif n'étant pas l'apport langagier, mais bien l'acquisition de la pensée pédagogique de la langue partenaire. On sait bien que la philosophie de l'éducation diffère énormément d'une langue à l'autre, d'une culture à l'autre. Il ne serait pas inutile que les professeurs ayant le privilège de s'adresser à des classes bilingues soient sensibilisés aux spécificités, aux valeurs qui ont fait grandir leurs élèves.

Pour ce qui concerne l'élève, la recherche menée révèle qu'il est d'abord une fille et une fille francophone. Mais notre corpus peut être décrit comme un ensemble de jeunes ouverts, curieux, opiniâtres, confiants, empathiques et presque toujours convaincus de leur choix d'études.



Avec le bilinguisme, ces élèves ne cherchent pas un sésame pour l'avenir, mais des possibilités d'entrer dans des universités germanophones ou de s'orienter vers des professions plurilingues. Ils se réjouissent également de leur présent d'élèves qui leur semble plus agréable que celui des autres jeunes de leur âge. Ils ont conscience d'être privilégiés. Certains vont même jusqu'à laisser entendre qu'ils sont considérés *un peu comme une élite*. A en juger par leurs biographies langagières, ces jeunes bilingues font envie. On peut se demander alors pourquoi les élèves intéressés par cette filière ne sont pas plus nombreux.

Pour répondre à cette question, il importera de comprendre comment l'élève bilingue a acquis cette posture ? De quelles qualités intellectuelles ou affectives relève-t-elle ? Et cela nous conduit à considérer tous les autres élèves – particulièrement ceux qui sont bons, voire excellents en langues étrangères – qui poursuivent leur scolarité dans une seule langue.

Connaître les réticences des élèves monolingues et vérifier si les élèves bilingues sont meilleurs que leurs camarades ouvrent des perspectives de recherche que nous ne manquerons pas d'explorer.

Avec mes remerciements à Nathalie Frieden, Sylvie Jeanneret, André Maurer, Christine Loertscher, Luz-Maria Magnin et aux groupes d'étudiantes et étudiants du DAESII 2007-09 pour leur précieuse collaboration.



Références

- Baker, C. *Fondations of bilingual education and bilingualism*. Clevedon : Multilingual Matters, 2006.
- Brohy, C., et Gajo, L., *L'enseignement bilingue : état de situation et propositions : vers une didactique intégrée*, Neuchâtel : Conférence intercantonale de l'instruction publique de la Suisse romande et du Tessin, mars 2008.
- Duchêne, A., La désignation de la personne bilingue: approche linguistique et discursive. *TRANEL*, 32, 91-113, 2000.
- Helot, C., Bernert, B., Ehrhart, S. *Penser le bilinguisme autrement*, Berne : peter Lang, 2008.
- O Riagain, P., Ludi, G., *Eléments pour une politique de l'éducation bilingue*, Strasbourg: Conseil de l'Europe, 2003.

